

Stéphane
Fière
**Double
bonheur**

Métailié 

DOUBLE BONHEUR

DU MÊME AUTEUR

La Promesse de Shanghai, Actes Sud, “Babel”, 2006

Caprices de Chine, Éd. de l’Aube, 2008

Stéphane FIÈRE

DOUBLE BONHEUR

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2011

© Éditions Métailié, Paris, 2011

ISBN : 978-2-86424-786-9

Les Chinois m'appellent Fanshe.

Moi, ça me plaît bien, le son chante agréablement à mes oreilles, même si les deux caractères n'ont aucun sens, il s'agit simplement de la transposition phonétique de mon prénom.

Je ne suis pourtant qu'un vulgaire Blanc à la peau grasse de cochon rose, un diable velu, une créature d'au-delà des terres civilisées ; un *laowai*^{*}, sans idées ni culture, gavé de viandes hachées sur trois étages suintants de fromage fondu, collé à mes seaux de frites françaises ou de maïs sauteur, à mes Coca-Cola remplis de glaçons, vautré sur un canapé devant la télévision allumée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des billets de cent dollars débordant de toutes mes poches. Mon prénom, crûment anglicisé dans un détestable "Frank", entérinait sans ambiguïtés cette *étrangéité* de naissance. Mais je n'ai rien d'un *meiguo ren*^{**}, je ne réponds jamais en anglais aux questions qu'ils me posent (je feins l'incompréhension), je ne conduis pas de "Kadila" rose bonbon avec des chromes miroitants et je ne possède aucun lien de parenté avec l'arbre à sous dont ils s'apprêtent à secouer les branches pour en récolter les fruits tant convoités.

J'ai donc vite conclu à la nécessité d'une autre identité ; une évidence qui s'imposa d'elle-même, pour faciliter ma volonté d'in-té-gra-tion et satisfaire mes aspirations à une légitimité normalement impensable dans un monde par nature impénétrable, mystérieux, inintelligible.

Et quel symbole plus emblématique qu'un prénom pour entamer la mutation qui permettra d'effacer les traces, de détacher les

* 老外, Singe blanc (ou Guenon blanche), l'équivalent de "Chinetoque" en français. Surnom donné par les Chinois à tous les étrangers.

** On consultera avec profit la banque de mots à la fin de l'ouvrage. (NdÉ)

longes reliant au passé, de se perdre – ou se trouver – sur la vaste plaine d'une vie : chinoise ?

Dans les rencontres officielles, devant des gens qui ne me connaissent pas, si je dois me présenter je deviens Li Xiansheng ; je me redresse, je souris et j'incline légèrement le buste. On ne se serre jamais la main, nous n'avons pas cette curieuse pratique dans nos traditions.

Maintenant lorsque j'entends mon nom, M. Li, je ne suis pas étonné, je sais que c'est moi et j'assume sans embarras ma nouvelle personnalité ; le contraire eût été désobligeant et ici on ne froisse pas impunément les sensibilités, il faut s'accoutumer à ne jamais faire perdre la face à ses interlocuteurs. Quant au caractère Li, il existe déjà, lui, un nom de famille très répandu, depuis la nuit des temps, et qui s'est naturellement substitué au mien.

Avec les filles je suis Xiao Li, c'est plus intime.

Li Fanshe et les cartes de visite qu'il aurait aimé tendre à la première occasion pour éviter les malentendus et les pièges grossiers : Li Fanshe, interprète et traducteur chinois-français :

李反射
中法口译者笔译者

J'avais laissé la France derrière moi un vendredi matin. La veille, au cours d'un entretien de réflexion stratégique, le directeur du département Chine au ministère des Affaires étrangères avait porté haut le discours tricolore: "La France s'honore de sa relation privilégiée avec la Chine [...] nous revenons de loin depuis le sac du palais d'Hiver [...] et je ne parle même pas des ventes du Sémillant et du Vif-Argent à la province de Formose [...] Nous sommes fiers aujourd'hui des liens indélébiles forgés entre nos deux grands pays [...] les Chinois sont admiratifs de notre culture et du passé glorieux de notre étincelante nation [...] Lors de sa visite d'État il y a quelques années, le président de la République populaire n'a-t-il pas déclaré, je cite de mémoire, que la Chine et la France partageaient une même passion pour la gastronomie? [...] C'est pourquoi nous ne devons jamais rien faire qui puisse les décevoir ou leur déplaire [...] Souvenez-vous enfin, monsieur Viso, nous n'y envoyons jamais que nos meilleurs éléments: à Shanghai nous serez au service de la crème de notre crème..."

J'en avais les oreilles rouge sang de bœuf.

Shanghai: "La démesure, l'explosion consumériste, c'est là-bas que tout se joue, la roue tourne sans pitié, les fortunes s'y font et s'y défont, et les femmes, ah les femmes, mon cher Lizeaux, les plus belles de l'Empire, la vie éclate d'intensité", aimait à me répéter mon directeur de thèse; il m'avait encouragé à présenter ma candidature au concours externe du ministère des Affaires étrangères pour les emplois d'interprètes en ambassade et l'avait même appuyée d'une lettre de recommandation des plus élogieuses, bien que je satisfisse aux conditions exigées pour postuler grâce à mon DEA de littérature contemporaine*, à mon mastère d'économie politique** et à ma maîtrise de chinois mandarin. J'en

* "Retour à la tradition ou avant-gardisme prémonitoire: l'univers romanesque du Xun Hua Wen Liu de Bao Fahu dans la Chine de Jiang Zemin".

** "Entrepreneurs et fonctionnaires: prévarications, faveurs, prébendes et concussions dans la ville de Tanwu, province du Fubai, 1984-2004".

étais sorti sixième sur cent cinquante-quatre, un excellent classement qui me donnait le droit de choisir mon affectation, après trois mois de formation accélérée en interprétation simultanée et consécutive.

Quelques jours après la fin du stage il m'avait définitivement convaincu au cours d'un repas de félicitations organisé par quelques-uns des professeurs du département Extrêmes-Orient, section Chine continentale, de notre université : "Shanghai, François, l'histoire en marche, que dis-je en marche, lancée à pleine vitesse, le nouvel Eldorado..."

Comment aurais-je pu oser mettre sa parole en doute ?
Je n'avais souhaité aller nulle part ailleurs.

Dans l'avion je ne tenais plus en place; c'était aussi la première fois que je volais hors de la métropole. En classe économique le quart de champagne ne coûtait que trois euros et j'avais fait la conversation jusqu'à ce qu'elle s'endorme avec ma voisine de siège, une Chinoise qui rentrait chez elle, à Harbin, après plusieurs années à Paris comme serveuse dans un restaurant japonais de Belleville, puis comme couturière dans un magasin de prêt-à-porter géré par une tête de serpent, rue Popincourt. Elle avait épousé un représentant de commerce rencontré lorsqu'elle améliorait ses fins de mois en marchant autour de la place de la République et qui n'était jamais chez lui, sauf en fin de semaine; elle en avait divorcé après avoir obtenu la nationalité française. Elle revenait en Chine pour se marier avec un cousin du côté maternel et lui permettre ensuite d'émigrer en France, lui et toute sa famille proche. Elle parlait très mal notre langue et j'en avais profité pour entraîner mon mandarin, quelques exercices d'échauffement avant d'entrer en piste.

Une voiture devait m'attendre à l'aéroport de Pudong, ainsi que me l'avait écrit le responsable de la flotte du consulat dans un é-courrier reçu trois jours auparavant. J'avais été très flatté de cette marque de considération.

J'ai mis un certain temps avant de la trouver mais je l'ai reconnue, garée assez loin de la porte de sortie des Arrivées internationales, grâce aux deux porte-fanions avec le drapeau français sur le parechoc: à son volant un chauffeur en uniforme galonné plus casquette. Après avoir rangé mes bagages dans le coffre je m'apprêtais à m'asseoir à l'avant lorsqu'il a crié, en anglais, interdit interdit invités toujours à l'arrière toujours à l'arrière.

J'ai sursauté devant l'agressivité du ton mais, passé un bref moment de stupeur, j'ai fini par obtempérer.

J'étais un peu gêné de me retrouver assis sur une banquette arrière en cuir dans une voiture de prestige avec chauffeur et accessoires; heureusement le majestueux véhicule possédait des vitres teintées et personne ne pouvait me voir.

Il a démarré son auto qui roulait sans aucun bruit, pour aller se poster un peu plus loin, juste devant la sortie Arrivées domestiques. Au bout d'une dizaine de minutes j'allais l'interroger pour savoir ce que nous faisons là quand un individu est monté dans la voiture en criant en anglais "mes valises sont sur le trottoir", le chauffeur s'est précipité pour ouvrir le coffre et déposer deux valises d'une grande marque de luxe. Du covoiturage? Avant d'allonger ses jambes sous le siège l'homme m'a demandé si j'étais le nouvel interprète moi je suis l'attaché de coopération sportive j'espère que vous avez fait bon voyage et sur ces aimables paroles il s'est plongé dans la lecture d'un grand hebdomadaire. Je ne savais pas si j'avais le droit de lui parler ou non, j'ai pensé qu'il ne souhaitait sans doute pas que je le dérange et moi je voulais regarder le paysage, c'était la première fois de ma vie que je venais en Chine et je ne voulais pas en perdre une miette; j'ai baissé la vitre et le chauffeur a de nouveau hurlé, en anglais, pas ouvrir fenêtre air conditionné air conditionné.

J'aurais aimé comprendre pourquoi il me parlait en anglais; personne au consulat ne lui avait dit qu'il venait chercher le nouvel interprète? Il avait probablement envie de s'exercer et je n'ai pas voulu lui faire perdre la face en engageant une conversation en mandarin.

Je me suis tu jusqu'à l'hôtel.

Nous avons d'abord déposé l'attaché devant chez lui, c'est du moins ce que j'ai cru deviner en voyant l'immeuble résidentiel à la façade recouverte de carrelage blanc et les gardiens qui se sont précipités, qui pour lui ouvrir la porte, qui pour s'emparer de ses bagages, qui pour lui indiquer d'un geste obséquieux le chemin vers l'entrée. Je suis sorti un instant pour me dégourdir les jambes et dire au revoir à l'attaché, la politesse c'est important lorsqu'on arrive dans l'inconnu; je lui ai tendu la main avec un j'ai été très honoré de faire votre connaissance j'aurais plaisir à travailler avec vous mais il regardait déjà ailleurs, le chauffeur a crié nous partir très retard très retard et je suis remonté à l'arrière. Les gardiens eux aussi étaient en uniforme, bleu nuit, avec des épaulettes et de la passementerie partout et même des boutons en or, ou en plastique orifié.

Ensuite le chauffeur m'a emmené là où le consulat m'avait réservé une chambre pour une semaine, derrière le temple de la

Musique sacrificielle, à quelques centaines de mètres de la place du Peuple dont j'avais pu apercevoir l'antique tour de la Cloche en tournant dans la rue qui menait au Huali Binguan, mon hôtel.

Lors du présenter à la réception la demoiselle d'accueil a exigé mon passeport et un dépôt de garantie de 800 *renminbi*; je n'avais pas eu le temps de changer mes euros à l'aéroport mais elle a refusé de prendre une empreinte de ma carte de crédit, il lui fallait de l'argent frais. J'avais cent vingt euros sur moi : elle a accepté de me les échanger contre l'équivalent, c'est-à-dire 800 *renminbi*.

Dans le minuscule ascenseur j'ai réussi à caler deux valises sur trois mais j'ai dû emprunter les escaliers et les monter en courant pour arriver à l'étage avant elles; je les ai déposées devant la porte de la chambre que je n'arrivais pas à ouvrir puis je suis redescendu à la réception pour demander une nouvelle clé et récupérer ma troisième valise; dans l'ascenseur je repensais au taux de change pratiqué au Huali : il me paraissait quelque peu usuraire.

La chambre 324 sentait le moisi et donnait sur le toit d'un parc à voitures dont l'énorme ventilation ronronnait bruyamment; un lit double avec une couette vert criard, une moquette orangée et pleine de trous de cigarettes, une salle de bains avec la douche juste à côté des toilettes, sans séparation, une table à tréteaux, une chaise en rotin et une grosse télévision sans commande manuelle. Voilà le décor de mes premiers jours en Chine. Je n'ai sorti de mes valises que le strict nécessaire pour la semaine qui allait suivre, ainsi que le guide de voyage et la carte de Shanghai que m'avait vendue l'une des collaboratrices du directeur des Expatriations au Quai d'Orsay.

Mais j'étais trop fébrile pour rester enfermé, au diable la fatigue, le décalage, la chaleur, je suis en Chine, que diantre, la vraie et non plus celle de mes études et de tous les livres. Mes premières minutes, mes premières heures, je devais en prendre plein la vue, Shanghai, les rues, les Chinois, les bruits, les odeurs, les trémoussements, les soubresauts, la vie qui débordait, je voulais plonger le cœur battant. Je suis très vite ressorti de la chambre pour aller d'abord tirer de l'argent dans le distributeur

automatique en face de l'hôtel ; ensuite je suis parti me promener dans les rues et ressentir mes premières émotions chinoises*.

J'ai marché pendant près de cinq heures et manqué me faire écraser une dizaine de fois par des voitures ou des vélos en traversant sur les passages cloutés et aux feux rouges ; vers sept heures du soir j'étais probablement à l'extrémité de la concession française lorsque je suis passé par hasard devant l'un des restaurants "typiquement shanghaiens" recommandés par le guide de voyage : le Wangdong. 220 *renminbi* et en sortant j'avais encore faim. Je m'étais aperçu un peu plus loin que la serveuse s'était trompée dans le rendu de la monnaie : je lui avais donné trois billets de cent *renminbi* et elle m'avait remis six billets de dix ; quant à l'addition, en la détaillant attentivement j'ai remarqué que le restaurant m'avait par erreur facturé deux fois un même plat ainsi qu'une assiette de *xiaolongbao* qui ne m'avait pas été servie, et je n'avais bu que deux bières au lieu de quatre. Ils avaient probablement confondu mon addition avec celle de mes voisins de table.

Le décalage horaire commençait à peser et je voulais rentrer à l'hôtel lorsque je me suis rendu compte que j'étais perdu au beau milieu d'un quartier en pleine démolition : la carte qu'on m'avait vendue comme la plus récente à Paris indiquait de nombreuses rues qui n'existaient pas, ou plus. Comme je tournais en rond sans savoir quelle direction prendre je suis finalement monté dans le premier taxi qui passait. Le chauffeur ne parlant pas le mandarin j'ai dû lui écrire l'adresse du Huali sur un morceau de papier.

Je n'ai pas pu m'endormir aussi rapidement que je le souhaitais à cause des coups de téléphone que je recevais avec une voix suave et féminine au bout du fil qui me demandait en anglais si je n'avais besoin de rien ; à force de répéter que si j'appréciais à sa juste valeur l'excellente qualité du service dans cet hôtel j'avais

* Je les ai consignées dans un petit opuscule plein d'anecdotes truculentes et savoureuses ; une dizaine de pages, "Une riante bourgade : la concession française de Shanghai dans l'œil de ma jeunesse", disponible en téléchargement sur mon site Internet <http://www.francoislizeaux.com.cn> pour un prix modique : trois (3) euros payables avec n'importe quelle carte de crédit.

néanmoins très envie de dormir, j'en ai eu marre et j'ai décroché le combiné.

Je me suis réveillé le lendemain dimanche vers deux heures de l'après-midi. Après une douche tiède et un rapide brossage de dents je suis parti à pied vers la place du Peuple où j'avais repéré la veille un grand nourriture rapide occidental ; il était trop tard pour le petit-déjeuner alors j'ai commandé un *hanbaobao* XXL avec une assiette de frites françaises et un lait trempé à la vanille.

Puis je suis parti me promener pour ma deuxième journée en Chine*.

* À lire également dans mon opuscule cité plus haut, drôle et stimulant, décalé, fourmillant d'informations utiles.

Lundi, à peine remis du décalage horaire, j'étais déjà au charbon.

À neuf heures et quart j'avais rendez-vous avec le consul ; au cours de la discussion il m'informa que je travaillerai également pour la Mission économique, je n'étais pas au courant mais j'ai répondu que ce serait naturellement avec le plus grand des plaisirs puis, à neuf heures vingt, nous sommes sortis de son bureau et il m'a présenté à son équipe, une quarantaine de personnes, au cours d'un petit-déjeuner "de travail" : il y avait des serveurs chinois en livrées et gants blancs, des croissants aux amandes et des brioches du jour, du pain de campagne avec du beurre salé, du miel de lavande et de la confiture de framboises dans des petites coupelles, du café noir, du sucre de canne en morceaux, du lait biologique et des jus d'oranges fraîchement pressées. Le consul a fait une brève allocution pour me souhaiter la bienvenue, j'ai répondu avec ferveur et courtoisie, j'étais si heureux de travailler pour la France dans cette belle ville cosmopolite et j'étais prêt à me dépasser sang et eau pour la bonne cause ; à la fin j'ai ajouté quelques mots en chinois, mais j'ai vite remarqué que personne ne me comprenait, à part le personnel chinois bien entendu, qui a souri et applaudi poliment.

Après une présentation des grands rendez-vous de la semaine du consul et des principaux conseillers, tout le monde s'est précipité sur le buffet tandis que les employés chinois regagnaient leurs bureaux ; quant à moi j'ai réussi à m'en rapprocher lorsqu'il ne restait déjà pratiquement plus rien, j'ai pris une tasse de café et il était temps de me joindre à la réunion des conseillers et des attachés divers qui voulaient préparer mon plan de travail pour les deux ou trois prochaines semaines, il fallait coordonner rigoureusement les emplois du temps afin que je puisse leur être utile et interpréter sur tous les fronts. Pour déridier l'atmosphère, j'ai dit "Camarades unissons-nous hardiment derrière la pensée du président Mao pour vaincre l'ennemi sur tous les fronts", mais cette subtile référence semblait inintelligible et ma plaisanterie est tombée à l'eau.

Vers midi ils sont parvenus à régler les derniers détails, j'étais un peu transpirant devant l'ampleur de ma tâche mais je serai épaulé par les deux secrétaires du service d'interprétariat, Du Yaoyé et Zhang Miaotiao, ravissantes Shanghaiennes avec qui je sympathiserai très rapidement et qui m'aideront à organiser efficacement mon emploi du temps, ainsi que par une cohorte d'étudiantes de français à l'université des Langues étrangères que le consulat et la Mission utilisent pour l'interprétation du tout-venant. À midi trente je suis allé déjeuner avec certaines d'entre elles dans un restaurant au sous-sol de l'immeuble. J'ai été surpris de constater que leur niveau de français laissait quelque peu à désirer, je me demandais comment elles pouvaient bien s'y prendre pour interpréter correctement. En remontant au consulat j'étais dans l'ascenseur avec l'attaché de coopération sécurité alimentaire, je lui ai fait part de mon sentiment et il m'a répondu très sèchement que jusqu'à présent personne ne s'était jamais plaint de leurs compétences et c'était même plutôt le contraire le consulat ne recevait à leur propos que des éloges.

À quatorze heures j'ai dû filer en taxi à la Mission économique où je pensais rencontrer le responsable. Mais c'est avec l'adjoint d'un de ses principaux collaborateurs que j'ai discuté, M. le directeur étant "retenu plus que de prévu"; il a expédié notre entretien à la hussarde car je n'interviendrai chez eux que sur "les gros coups". J'étais rassuré, quoique modérément en fait, j'avais peur en travaillant pour le consulat ET la Mission de n'avoir que des journées de vingt-quatre heures. Je suis parti en courant pour retourner au consulat, je devais commencer ma première mission; le taxi m'a baladé à travers Shanghai, je ne connaissais pas le plan de la ville, si bien que je suis arrivé en retard à la réunion.

Ça commençait mal. Je me suis excusé platement, le rouge au front, et j'ai immédiatement embrayé avec mon baptême du feu, de l'interprétariat de liaison – traductions en français *et* en chinois –, qui constituerait d'ailleurs très vite la quasi-totalité de mon activité: les responsables de l'Opéra de Shanghai souhaitaient inviter une célèbre danseuse de ballet française pour une représentation spéciale en l'honneur de l'anniversaire du maire et il fallait négocier les conditions de son séjour. L'attachée de coopération artistique avait reçu un é-courrier de remerciement

de la danseuse, Miss Jadeline de Verchou, ainsi qu'un fax de son agent qui réclamait au minimum 10 000 euros, un billet aller-retour classe Affaires et une suite dans l'hôtel Good Fortune ou, en second choix, au Everlasting Happiness, le summum du luxe à Shanghai m'a soufflé l'attachée, sans quoi Miss Jadeline n'envisagerait même pas de se déplacer. La discussion a été assez longue, je n'étais pas là pour poser des questions, ni même m'en poser, mais interpréter, point final. Lorsqu'ils ont serré la main de l'attachée pour sceller l'accord, j'avais compris que nos deux interlocuteurs recevraient du consulat une facture globale de 25 000 euros, soit les 10 000 euros de Miss Jadeline, ses billets – 4 000 euros – et son hôtel – 2 400 euros les trois nuitées. M. Guo, le directeur des Relations internationales de l'Opéra de Shanghai, avait proposé le Everlasting Happiness où il était plus sûr d'obtenir une réduction substantielle sur les prix affichés.

Dans ma tête j'ai rapidement calculé $10\,000 + 4\,000 + 2\,400$, le compte n'était pas rond, il manquait 8 600 euros. Comment expliquer cette différence? J'étais vaguement perplexe mais je n'ai pas eu le temps d'intensifier ma réflexion car je devais accompagner le conseiller culturel pour un vernissage dans une galerie de peinture à Kongdangdang, au sud de Shanghai, un quartier excentré où d'anciens abattoirs avaient été transformés en ateliers d'artistes. Dans le parc à voitures au troisième sous-sol de l'immeuble, l'un des employés à la maintenance de la flotte lui a appris que sa voiture de fonction était en panne, je lui ai traduit un problème avec l'air conditionné, toutes les autres voitures étant par ailleurs en service il n'y avait pas d'autre solution que de prendre un taxi, il n'était pas content et il a houspillé l'employé qui lui faisait perdre son temps. J'étais un peu embarrassé pour traduire des injures; néanmoins, comme j'avais parfaitement intégré les leçons du stage – nous n'étions pas là pour poser des questions ou pour nous en poser, mais pour interpréter, point final –, j'ai choisi de convertir son "pauvre minable" par l'un des multiples équivalents chinois "tu n'es qu'un bon à rien".

Dans le taxi en route vers les abattoirs le conseiller a dû remarquer mon air déconcerté, il m'a demandé où était mon problème, je lui ai fait part de la discussion avec son adjointe l'attachée de coopération artistique et les deux de l'Opéra; il a

éclaté de rire et il a commencé à m'expliquer les principes de gestion en vigueur au consulat, qui fonctionnait comme un "centre de profit" responsable de son budget et de ses bénéfices. Les bénéfices, il appelait cela "la caisse de secours" et j'apprendrais plus tard que le consulat avait mis en place un ingénieux système de double facturation pour qu'aux bilans et résultats comptables de fin d'année n'apparaissent que des pertes modiques ou des excédents ridicules.

Après avoir été accueilli fort chaleureusement par la directrice de la galerie d'art Fenshua, le conseiller a fait un petit discours que j'ai interprété en consécutif; il évoquait "la postmodernité du consumérisme intra-urbain" et "la symbiose de l'Être et du Vivant dans une conceptualisation ritualisée de l'inventivité du Moi", ça ne voulait rien dire mais j'ai réussi à traduire sa pensée avec les concepts chinois appropriés. Je commençais à avoir un peu mal à la tête et les yeux qui se fermaient, le décalage horaire, j'ai quand même dû faire bonne figure face aux personnalités locales avec qui il souhaitait converser: un petit groupe de hauts fonctionnaires de la municipalité dont je ne me rappelle plus les noms ni les titres, un écrivain officiel et postillonnant, quatre mannequins superbes mais un peu maigres à qui il a donné ses cartes de visite en leur demandant, sans succès, leurs numéros de portable, quelques journalistes en costume-cravate, une présentatrice de la télé avec son mari – un prestidigitateur paraît-il très connu (il parviendra à escamoter la montre, le portefeuille et l'agenda électronique du conseiller qui s'en amusera moyennement quand il les lui rendra avec un grand sourire hilare) – et Anna Wang Ruzi, la directrice de Fenshua, une vieille Chinoise d'au moins cinquante ans qui tirait sur un cigare en m'envoyant toute sa fumée dans le nez.

J'aurais aimé faire une connaissance plus personnelle des invités mais je n'étais pas là pour parader ni me mettre en avant, seulement suivre le conseiller et rester en retrait, conformément à ma position. J'avais été à bonne école: au cours des trois mois de stage intensif les instructeurs nous avaient martelé sur tous les tons que notre plus belle récompense serait de nous fondre dans le paysage au point de devenir invisible, "devenez transparents, visez l'invisibilité", nous encourageaient-ils.

J'avais faim et soif mais je ne pouvais me séparer du conseiller qui papillonnait à droite et à gauche sans se soucier de ma fatigue. Vers neuf heures il m'a demandé de lui appeler un taxi, il voulait rentrer chez lui ; je suis sorti de la galerie et j'ai couru vers l'entrée des abattoirs – en arrivant j'avais remarqué les gardiens qui se tenaient en faction et ils m'ont aidé à héler un taxi ; je suis monté à l'avant et j'ai dit au chauffeur de me conduire à la galerie ; le conseiller nous attendait sur le pas de la porte mais il était furieux, il ne voulait pas de ce taxi-là, de couleur jaune, “ce sont des voleurs”, il a crié, il lui fallait un taxi de couleur bleue. Je suis retourné à l'entrée avec le taxi jaune, le chauffeur était furieux, il a voulu que je lui paie le *qibufei*, dix *renminbi*, j'ai payé, je suis descendu et heureusement je n'ai pas eu à attendre trop longtemps un taxi bleu. En montant à l'arrière de la voiture le conseiller m'a dit, alors que je m'apprêtais à ouvrir la portière de devant, que puisque nous habitons dans des quartiers différents il fallait que je me débrouille de mon côté.

Je suis rentré dans la galerie pour me jeter sur ce qui restait des petits-fours, c'est-à-dire pas grand-chose, j'ai bu le fond d'une bouteille d'eau minérale et sans que personne ne me remarque je suis parti.

J'ai sauté dans le taxi en attente devant l'entrée des abattoirs, peu m'importait sa couleur, et je suis retourné directement à mon hôtel. J'étais complètement épuisé ; une douche froide, une bonne friction avec le gant de crin et je me suis couché.

La ronde des coups de téléphone a repris avec autant de vivacité et d'obstination que la veille. Cette fois au bout de huit appels consécutifs je me suis décidé à réagir auprès de la réception et me plaindre en exigeant la déconnexion immédiate du téléphone de ma chambre. Il m'a été répondu que c'était complètement impossible, pour des raisons de sécurité. Comment trouver le sommeil avec ces sonneries incessantes ? J'ai débranché la prise murale et, pour plus de sûreté, je suis allé ranger le téléphone dans le placard coulissant. J'allais m'endormir quand j'ai entendu frapper à ma porte, je me suis levé et, en caleçon, je suis allé voir qui m'importunait à nouveau : c'était une jeune fille qui voulait savoir si j'avais besoin de chauffage pour la nuit. Il était vrai que l'air conditionné ne fonctionnait pas correctement,

